

Laval théologique et philosophique



L'efficacité sociale de la théologie critique

Louis O'Neill

Volume 52, numéro 1, février 1996

Gregory Baum et la théologie critique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400971ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400971ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

O'Neill, L. (1996). L'efficacité sociale de la théologie critique. *Laval théologique et philosophique*, 52(1), 85–89. <https://doi.org/10.7202/400971ar>

L'EFFICACITÉ SOCIALE DE LA THÉOLOGIE CRITIQUE

Louis O'NEILL

RÉSUMÉ : À partir d'une proposition de définition de la théologie critique, l'auteur s'interroge sur l'efficacité sociale de celle-ci et sur la manière d'accroître ladite efficacité.

SUMMARY : This article addresses the question of the social efficacy of critical theology : How far does it extend and how can it be improved ?

PROFIL DE LA THÉOLOGIE CRITIQUE

Selon Gregory Baum, la *théologie critique* est « une théologie qui fait usage de la théorie sociale critique pour expliciter le sens libérateur de l'Évangile chrétien¹ ». L'éminent collègue la définit aussi comme étant « l'entreprise théologique visant à dialoguer avec les critiques de la religion venant des sciences sociales et qui cherche à écouter la voix des pauvres et des exclus afin de révéler la puissance émancipatoire de l'œuvre salutaire du Christ² ». Il ajoute qu'ainsi perçue, elle appartient au même genre que la théologie politique et la théologie de la libération³.

La *théologie politique* conteste la privatisation des courants théologiques récents et ambitionne de faire de l'Église une institution promotrice de la liberté critico-sociale⁴.

La *théologie contextuelle* s'inscrit en situation, dans l'histoire qui se fait. « Il faut passer par l'analyse de cette réalité pour en tirer des questions nouvelles à poser aux références fondatrices de notre foi⁵. »

1. Gregory BAUM, *Essays in Critical Theology*, Kansas City (MO), Sheed & Ward, 1994, p. VII.

2. G. BAUM, Séminaire de doctorat donné à l'Université Laval à l'automne 1994. Notes de cours, p. 7.

3. *Ibid.*

4. Cf. Johann Baptist METZ, « Théologie politique et liberté critico-sociale », *Concilium*, 36 (1968), p. 9-25.

5. Michel BEAUDIN, « Endettement du Tiers Monde : l'idole financière et sa violence sacrificielle », dans *La question sociale hier et aujourd'hui*, Colloque du centenaire de *Rerum novarum*, sous la direction de Jean Richard et Louis O'Neill, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 499.

La *théologie de la libération* est fondée sur l'option préférentielle pour les pauvres et comporte deux facettes : 1) la perception de la société à partir de la vision qu'en ont les pauvres et les exclus ; 2) l'expérience de la solidarité avec les pauvres dans les luttes pour la libération. « Cette théologie s'appuie sur une analyse sociale menée du point de vue du pauvre. Elle part de la réalité que lui présente l'analyse sociale, afin d'y lire les "signes des temps" (Mt 16,3). Ces signes sont le conflit entre deux causes, deux projets historiques antagonistes : l'un est juste et l'autre injuste, l'un est oppresseur et l'autre opprimé. [...] Partout dans la Bible, Dieu se présente comme le libérateur des opprimés (Ex 3,7-9). Il ne reste pas indifférent, ni muet, ni impartial. Il ne cherche pas à réconcilier Moïse avec le Pharaon, ni les esclaves avec leurs oppresseurs. Dieu prend parti pour les opprimés. "Yahvé fait œuvre de justice et fait droit à tous les opprimés" (Ps 103). Jésus adopte la cause des opprimés, il fait sien leurs intérêts et se présente comme le libérateur envoyé par Dieu (Lc 4, 16ss)⁶. »

La *théologie féministe* s'inscrit également dans la foulée de la théologie critique à partir de l'analyse de la condition féminine dans l'Église et dans la société. Elle peut revendiquer pour elle de correspondre à un « signe des temps » que décèle Jean XXIII dans *Pacem in terris* (n° 42).

Tous ces courants sont apparentés. Ils ont tous leur enracinement dans l'anthropologie chrétienne. Ils se situent en tension dialectique avec le discours ecclésial, dont ils constituent, sur certaines questions, une sorte d'antithèse.

Le discours officiel et l'explicitation théologique fréquente qui lui sert fréquemment de prolongement donnent l'impression, dans un premier temps, de prôner un réformisme social modéré dans la ligne du « *desarrolismo* » fortement critiqué en Amérique latine. Mais quand on y regarde de plus près, on discerne des éléments de critique sociale apparentés aux courants considérés comme les plus progressistes. Gregory Baum estime que certains messages des évêques canadiens (par exemple, ceux de 1976 et de 1983) s'insèrent dans la théologie de la libération. *Sollicitudo rei socialis* fait sienne la notion de « structure de péché » (n° 36). L'encyclique *Laborem exercens* contient une critique radicale de l'économisme et certains des principes qui en forment l'armature (par exemple, la priorité du travail sur le capital, la dimension subjective du travail, la légitimation de la propriété privée en fonction du travail et de la création d'emplois) sont en contradiction directe avec l'idéologie néo-libérale et la « pensée unique », qui règlent le fonctionnement de l'économie moderne.

Les courants de théologie critique se situent donc tantôt en tension dialectique, voire en conflit avec le discours ecclésial officiel, tantôt en symbiose avec celui-ci. Eu égard au centre de l'appareil, on peut les considérer comme périphériques.

Si, en revanche, au lieu de comparer la théologie critique avec des composantes du discours officiel, on choisit comme lieu de comparaison le pouvoir ecclésiastique, il faut bien reconnaître alors que, sur certaines questions, les prises de position sont carrément conflictuelles.

6. Antonio CASTRO, « Théologies de la libération », dans *La question sociale hier et aujourd'hui*, p. 483.

EFFICACITÉ DE LA THÉOLOGIE CRITIQUE

Évaluer l'efficacité d'une pensée sociale et des pratiques qui s'en inspirent constitue un genre d'opération où l'on doit se contenter d'approximations. On n'explore pas ici le domaine du quantifiable. Surtout que les changements sociaux qui correspondent aux visées du réformisme chrétien (lequel demeure réformiste dans les pratiques même quand il apparaît révolutionnaire dans le discours) résultent de facteurs divers et convergents : réformisme social catholique et protestant, les mouvements socialistes, la social-démocratie, l'action réformatrice de nouvelles élites et de leaders politiques. Sans oublier la peur du communisme. Il est vrai que dans certains pays, celle-ci a suscité des réactions conservatrices et la répression politique et policière ; mais ailleurs, elle a contribué à la réalisation d'importantes réformes sociales. Une des rares réussites du communisme est d'avoir épouventé les classes possédantes au point d'obtenir de celles-ci qu'elles consentent à la mise en place de réformes sociales devenues impératives.

La théologie critique n'occupe qu'un maigre espace dans l'Église et les valeurs qu'elle promeut sont battues en brèche au sein de la société civile. Aux yeux des économistes, les réformistes sociaux d'allégeance chrétienne sont des hérétiques ou des rêveurs. À défaut de les envoyer au bûcher, on s'efforce de les ignorer ou on les ridiculise. La pensée unique du capitalisme libéral triomphant ne supporte aucune dissidence. C'est elle que véhiculent les faiseurs d'opinion, la plupart des universitaires, aussi bien les chrétiens que ceux qui ne le sont pas.

« Dans les démocraties actuelles, écrit Ignacio Ramonet, de plus en plus de citoyens libres se sentent englués, poissés par une sorte de visqueuse doctrine qui, insensiblement, enveloppe tout raisonnement rebelle, l'inhibe, le trouble, le paralyse et finit par l'étouffer. Cette doctrine, c'est la pensée unique, la seule autorisée par une invisible et omniprésente police de l'opinion⁷. »

Premier principe de cette pensée unique : l'économique l'emporte sur le politique. S'ajoutent d'autres paramètres : la loi du marché avec sa « main invisible », la concurrence et la compétitivité, le libre-échange sans rivages, la déréglementation, la privatisation, etc. Ignacio Ramonet observe que « la répétition constante, dans tous les médias, de ce catéchisme, par tous les hommes politiques, de droite comme de gauche, lui confère une telle force d'intimidation qu'elle étouffe toute tentative de réflexion libre, et rend fort difficile la résistance contre ce nouvel obscurantisme⁸. »

Et pourtant, nonobstant le poids de l'idéologie économiste à la mode, les courants apparentés à la théologie critique réussissent à se faufiler, à cheminer par un étroit sentier, à exercer une relative influence sur l'orientation des sociétés, à ébranler un peu la nouvelle idolâtrie. Peut-être est-ce dans la nature des forces spirituelles et sociales libératrices que de cheminer ainsi, avec des moyens pauvres, comme des objets de dérision aux yeux de ceux qui adorent les idoles du jour.

7. *Le Monde diplomatique*, janvier 1995.

8. *Ibid.*

Des évêques parlent de libération et de structures de péché, des théologiens démontrent que la pensée sociale chrétienne fait partie de l'évangélisation, des communautés de chrétiens réussissent, dans plusieurs pays, à mener à terme des opérations sociales et politiques efficaces. Le *Time Magazine* a vu dans la révolution non violente philippine qui a chassé Marcos du pouvoir un produit de la théologie de la libération. Le nouvel esprit qui anime des religieux et religieuses dans le domaine social s'inspire, en maints cas, de cette même théologie.

Le nouvel esprit se manifeste par l'accueil à une parole neuve, franche, libératrice. Celle d'un Dom Fragoso ou celle de Jacques Gaillot. Moment révélateur, celui qui a marqué le colloque de 1991, à l'Université Laval, quand Gregory Baum a pris la parole et qu'il a parlé d'un possible socialisme humain pour l'avenir⁹. L'auditoire a explosé : enfin quelqu'un qui osait parler d'espérance face à l'économisme triomphant ; un espoir dont la source est évangélique.

« *Pusillus grex* », les forces militantes d'une pensée sociale nouvelles ; le nombre n'y est pas, pas plus qu'il n'y était dans le cas des soldats de Gédéon. Et la provenance est confuse. Les gens les plus proches de la nouvelle pensée sociale n'ont parfois aucun lien avec les milieux chrétiens clairement identifiables comme tels. On ne saurait dire parfois qui est du dedans ou du dehors. L'orthopraxie complète l'orthodoxie et la vivifie.

Le rapport entre les forces chrétiennes militantes et la toute-puissance de l'économisme moderne se compare à celui qui existait entre les premières communautés chrétiennes et l'Empire romain au faîte de sa puissance. On sait comment l'affaire a tourné.

POUR UN AGGIORNAMENTO

C'est en ouvrant la voie à un virage théologique, spirituel et social que Léon XIII a rendu possible l'*aggiornamento* qui a fait sa renommée comme pasteur visionnaire et sensible aux signes des temps. Pour franchir une nouvelle étape, la modeste pensée sociale critique a besoin d'un autre *aggiornamento*. Sans doute celui qu'a inauguré Vatican II, mais qui connaît depuis quelque temps des ratés décevants.

On doit souhaiter que les courants épars qui incarnent la théologie critique se rejoignent à l'intérieur de la grande communauté du Peuple de Dieu, qu'ils transitent de l'antithèse à la synthèse, qu'on mette fin à des marginalisations arbitraires. La communauté ecclésiale n'a pas les moyens de se priver ni de Jacques Gaillot, ni de Leonardo Boff, ni de Dom Fragoso, ni de ces milliers d'hommes et de femmes au militantisme généreux et que heurte au plus profond d'eux-mêmes le courant réactionnaire qui sévit présentement à Rome.

Quelques problèmes méritent de retenir l'attention des adeptes de la théologie critique. Le premier concerne la mise en lumière de la dimension sociale du message

9. Gregory BAUM, « Les chrétiens face au socialisme : point de vue nord-américain », dans *La question sociale hier et aujourd'hui*, p. 159-167.

chrétien. Il y a une manière d'interpréter la Parole qui la désincarne, la dépolitise, anesthésie son efficacité sociale. Mais il y en a une autre qui révèle une dimension historique et contextuelle signifiante et libératrice. Il y a plus d'une manière de parler de l'Exode, de comprendre le chant du Magnificat, le récit de la multiplication des pains, l'oppression religieuse, la liberté chrétienne face au pouvoir, la parabole du Jugement dernier, etc. Il y a une exégèse qui lénifie, désamorce ; une autre qui libère, donne de l'espoir, convertit, donne le goût de transformer le monde.

La théologie critique trouve dans la Parole de Dieu les fondements d'une vision sociale qui incite à contester l'idéologie dominante, à dénoncer l'idolâtrie de l'argent, idole en quête incessante de sacrifices expiatoires. Renforcée par le savoir que fournissent les sciences humaines, elle est apte à démystifier les prétentions de l'idéologie économiste et à mettre en lumière les nouvelles formes d'asservissement. Elle est libératrice.

D'autre part, il demeure difficile pour les adeptes de la théologie critique, quand ils sont des universitaires, d'assumer pleinement leur rôle à cause d'une appartenance sociale qui les identifie au monde des possédants et à l'ordre établi. Leur style de vie les apparente bien peu aux exclus dont ils parlent avec abondance. Il y a là une situation quelque peu gênante qui mérite un examen de conscience.

Mais voici qu'une amorce de solution s'offre face à leur malaise. En effet, ils sont les témoins de conflits où ils ont à prendre parti. C'est dans ce contexte conflictuel qu'ils trouveront l'occasion de mettre en pratique « l'option pour les pauvres » et de faire des choix sociaux et politiques dérangeants pour eux-mêmes et pour la classe intellectuelle avec laquelle ils entretiennent des rapports quotidiens. Ce faisant, ils réussiront, d'une certaine manière, à incarner les deux facettes caractéristiques de la théologie de la libération : aborder la réalité sociale à partir de la vision qu'en ont les pauvres et les exclus et témoigner de pratiques de solidarité qui les rapprochent de ces derniers. Dans le contexte néo-libéral nord-américain, cela pourrait signifier : contester la croissance sans emploi, chercher à comprendre le bien-fondé des luttes syndicales, s'opposer au démantèlement des services de santé, défendre la cause des logements sociaux, lutter en faveur de l'équité fiscale, contester qu'on donne préférence aux besoins solvables sur les besoins réels, etc.

Les évêques canadiens et québécois ont fait preuve à plusieurs reprises, en ces dernières années, d'une remarquable solidarité avec les laissés pour compte du système. Il y a là une voie que pourraient explorer les universitaires qui pratiquent la théologie critique.